Au cœur de l'Afrique

In the Middle of Africa

Françoise Héritier

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/etudesafriaines/16162>
DOI : 10.4000/etudesafriaines.16162
ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 20 novembre 2010
Pagination : 397-404
ISBN : 978-2-7132-2252-8
ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Françoise Héritier, « Au cœur de l'Afrique », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 198-199-200 | 2010, mis en ligne le 02 janvier 2013, consulté le 21 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/16162> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.16162>

Ce document a été généré automatiquement le 21 avril 2022.

© Cahiers d'Études africaines

Au cœur de l'Afrique

In the Middle of Africa

Françoise Héritier

NOTE DE L'AUTEUR

Ce texte est tiré de l'émission « À voix nue » sur France Culture, et du deuxième volet « Au cœur de l'Afrique », de l'ouvrage d'entretiens entre Caroline Broué et Françoise Héritier, *L'identique et le différent*, La Tour d'Aygues, Éditions de l'Aube (« France culture, à voix nue »), 2008, pp. 27-46.

- 1 Dans cet entretien avec Caroline Broué sur France Culture, Françoise Héritier retrace les chemins personnels et les cheminements intellectuels qui l'ont conduite à devenir une africaniste et une anthropologue de la parenté.
- 2 Caroline Broué : Françoise Héritier, nous nous sommes quittées hier sur votre arrivée en 1957 au pays des Mossi et des Pana au Burkina Faso, appelée alors Haute-Volta. J'aimerais que l'on s'arrête aujourd'hui sur cette expérience de l'Afrique, et sur l'expérience de l'ethnologie au contact des populations dont vous avez partagé la vie pendant près de six ans, je crois...
- 3 Françoise Héritier : De façon discontinue.
- 4 Caroline Broué : Bien sûr. Vous êtes arrivée au pays des Mossi et des Pana, puis vous avez fait un deuxième voyage qui vous a conduit chez les Samo, avec lesquels vous avez passé beaucoup de temps. Je crois que c'est vraiment cette étude-là qui a été la plus longue pour vous...
- 5 Françoise Héritier : C'est l'étude la plus approfondie. Il faut dire que la première était, sur la proposition de Claude Lévi-Strauss, une simple prise de contact. Et c'était de l'ethnologie appliquée pour laquelle nous devions rendre des rapports. Pour laquelle d'ailleurs je me souviens avoir suivi un entraînement auprès d'un ingénieur-géographe, parce qu'il fallait relever des plans de terroirs, par exemple. C'est l'ingénieur-géographe, Jean Hurault, mort récemment, qui m'a appris cette compétence technique

particulière. Mais lors de cette mission où j'étais moi le géographe et mon collègue Michel Izard l'ethnologue, nous avons en fait très vite partagé équitablement les tâches. Lui s'est mis à la géographie et moi à l'ethnologie, c'était exactement ce que je voulais. On travaillait véritablement ensemble, et non pas chacun de son côté.

- 6 C. B : Alors, qui sont-ils ces Samo, et pourquoi sont-ils si intéressants pour l'ethnologue que vous êtes devenue ?
- 7 F. H. : Ce sont des populations mandé qui sont venues vraisemblablement de l'Ouest aux ^{xv^e} et ^{xvi^e} siècles, et qui se sont installées là, à côté de populations autochtones — pana, marka... Ils ont en effet des particularités qui m'ont retenue tout de suite. Parce que, même si en 1957 nous ne faisons que traverser leur territoire en allant du pays mosi au pays pana, nous nous arrêtons souvent pour poser des questions. Ce n'était pas le but de notre travail cette année-là, mais c'était intéressant tout de même de contacter cette ethnie. En fonction de leurs réponses à des questions relativement banales, je me suis rendu compte qu'ils présentaient un certain nombre d'aspects tout à fait intéressants. Les traits que j'avais relevés chez eux touchaient à des questions que je ne connaissais pas, et que je ne savais pas trop comment manier. Je n'avais pas appris à le faire. Je reviens sur le fait que les ethnologues à cette période n'étaient pas préparés à la Faculté de façon institutionnelle, pour devenir des ethnologues. On apprenait sur le tas. Néanmoins, je m'étais rendu compte de choses étonnantes dans leur système de parenté. Pourquoi m'attacher à ces systèmes de parenté et ces systèmes d'alliance ? Parce qu'ils représentaient des thèmes importants pour Lévi-Strauss, centraux même, dirais-je, et que je continue, moi aussi, à penser que ce sont des thèmes essentiels pour la compréhension du fonctionnement d'une société. On appelle système de parenté le système formé par l'ensemble des termes qu'utilise un individu quelconque — *Ego*, le point de référence — pour désigner ses différents parents. Je dis bien « désigner » ; en effet, il y a deux types de systèmes d'appellation. Ici nous parlons de la désignation, et non pas du système d'adresse. La désignation sert à parler de quelqu'un : « mon père, mon oncle, ma tante, mon cousin... » ; quand vous leur parlez, que vous vous adressez à eux, vous dites « tonton, papa, maman... » ou vous les appelez par leur prénom. Le système de désignation est le plus important. Quant au système d'alliance, ce sont les règles qui régissent le choix du conjoint. On n'épouse pas n'importe qui. Pourquoi étudie-t-on les systèmes de parenté et d'alliance ? Parce qu'ils représentent l'une des plus étonnantes inventions de l'esprit humain et qu'ils obéissent dans leur vérité limitée à des lois d'organisation mentale qui se retrouvent, mais exploitées de façon non uniforme, chez tous les groupes humains. Il n'existe qu'un nombre limité de « modèles », ce que nous appelons des systèmes, chacun obéissant à un agencement particulier de ces lois. Ainsi, nous, Français, avons un système de parenté eskimo et les Samo ont un système de parenté omaha. L'alliance, quant à elle, c'est-à-dire les règles qu'on suit localement pour trouver un conjoint, s'adaptent aux systèmes des nomenclatures de parenté et elles entraînent des jeux extrêmement subtils, que nous avons à décrypter, pour leur valeur en tant que témoignage de ce que l'esprit humain a envisagé toutes les combinaisons pensables des états de fait biologiques (génération, sexe, aïnesse, etc.), et pour les rapports qu'entretiennent les rapports de parenté et d'alliance avec les jeux du pouvoir, de la sorcellerie, de l'économie...
- 8 J'étais certainement prédisposée à m'intéresser à ces problématiques grâce aux travaux de Claude Lévi-Strauss sur les structures élémentaires de la parenté. Mais également pour d'autres raisons, anecdotiques, qui ont gardé un sens parce que je crois à ces

façonnages qui viennent de l'enfance. Vous parliez de mon goût pour la terre, pour les cultures paysannes, etc. ; bien sûr, cela a joué aussi. Mais il y avait autre chose encore, qui vient de mes grands-mères, l'une auvergnate et l'autre bourguignonne... J'ai passé mes vacances d'adolescente avec mes deux grands-mères ; ma sœur et moi, nous passions beaucoup de temps avec elles, dans la cour où elles recevaient leurs voisines l'après-midi. Là encore, selon les rapports entre hommes et femmes, garçons et filles, tels qu'ils existaient à cette époque, mon frère, lui, pouvait faire du vélo et jouer avec ses copains. Tandis que nous, les filles, nous passions nos après-midi à tricoter des pulls, des chaussettes et des gants pour l'hiver, assises sagement sur des tabourets aux pieds de nos grands-mères. Mes grands-mères, qui ne s'aimaient pas, avaient trouvé un terrain d'entente, neutre et anodin, mais extrêmement fructueux pour moi qui écoutais ! Elles discutaient sans cesse des rapports de parenté qui unissaient les gens qu'elles connaissaient. Elles ne disaient pas les rapports de parenté, mais elles en expliquaient les cheminements. Elles disaient par exemple... : « La fille à la Martine qui a épousé le fils du boulanger de La Chenale, ils se sont rencontrés lors du mariage de son cousin, pas à la Martine mais au boulanger de La Chenale, qui lui, avait épousé une cousine germaine de la fille à la Martine... ». Vous voyez le genre ! Moi, j'enregistrais tout ça et j'essayais d'en tirer la leçon graphique, de me représenter mentalement les cheminements selon les différentes positions de cousinage. C'était extrêmement instructif, parce que cela me disposait à une gymnastique mentale qui est peut-être un des éléments qui, pour la plupart des gens, fait repousser à l'encontre des études sur la parenté.

- 9 Supposez que je vous demande, à vous, par quel terme vous désignez le fils de la fille du frère de la mère de votre père, et je suis sûre qu'il vous faudra plus qu'un petit temps de réflexion (alors qu'il ne s'agit que d'un cousin issu de cousins germains) ! J'avais appris, grâce à cette éducation enfantine intense, à m'y repérer assez vite. Il existe bien des travaux méthodologiques pour savoir comment on peut relever un système de parenté. Prenons deux autres difficultés : si la personne dont l'enquêteur veut savoir comment on l'appelle n'existe pas physiquement pour l'interlocuteur, il répondra : je n'en ai pas. Deuxièmement, dans notre énonciation française, nous partons de celui que nous appelons *Alter*, l'autre, par rapport à *Ego*, moi, ou individu de référence. *Alter* est ce fils de la fille du frère de la mère de votre père, à vous, *Ego* par référence à qui s'organise la terminologie. Dans d'autres sociétés, la chaîne descriptive part d'*Ego* : mon père, sa mère, son frère, sa fille, son fils. Il faut donc une double gymnastique mentale pour que l'ethnologue passe de sa représentation, déjà difficile, à la leur. Et pour ses interlocuteurs, il leur faut aussi restituer mentalement une situation théorique, et surtout être capable de l'abstraire, c'est-à-dire de visualiser une situation et être capable de dire le terme de référence, même en l'absence d'une personne concrète, s'ils se représentent leurs propres relations généalogiques.
- 10 C. B. : Ce que vous voulez dire, c'est que tout le monde n'est pas capable de faire cette gymnastique intellectuelle.
- 11 F. H. : Non. Tout le monde n'en est pas capable, et beaucoup de collègues n'aiment pas travailler sur ces sujets. À l'époque où je faisais ce genre de travail, il existait très peu d'études approfondies, je dirais même qu'il n'y avait pas du tout d'études approfondies concernant les terminologies de parenté dans des sociétés africaines. Bien sûr, il y avait des relevés, mais qui ne comprenaient que la génération des parents, celle des grands-parents, la génération d'*Ego*, et la génération en dessous. On n'allait pas plus loin. J'ai

inventé une méthode en partant du principe que l'abstraction n'était pas l'apanage des Occidentaux et qu'il était tout à fait possible, certainement, de pallier cette difficulté concernant les représentations mentales en utilisant des artefacts.

- 12 Je suis partie sur le terrain en ayant établi sur des cahiers un inventaire de toutes les situations de parenté consanguine et d'alliance possibles, pour *Ego* masculin et *Ego* féminin, et cela sur cinq générations. Ce qui représente un nombre de schémas considérables ! Et je prévoyais de poser les questions de façon systématique, les unes après les autres. Je me suis rendu compte très vite que passées les liaisons immédiates — le père, la mère, les oncles... —, les gens ne suivaient plus l'énonciation orale. J'ai donc inventé une méthode en utilisant des objets — des cauris, des cailloux, des allumettes. Les cauris sont de petits coquillages qui servaient de monnaie pour les occasions rituelles, mais aussi, à l'époque dont je vous parle, pour acheter des choses courantes. Ce sont de petits coquillages blancs qui ont une fente un peu dentelée, en dents de scie, et qui représentent traditionnellement, et aujourd'hui encore, le sexe féminin. Les cauris ont donc représenté les femmes ; un plus gros représentait *Ego*. Des cailloux aux tranchants assez nets représentaient les hommes, et un plus gros représentait *Ego*. Des allumettes ou des bouts de bois symbolisaient les différents types de relation : filiation, collatéralité, mariage. Je dressais des schémas sur le sol et je leur disais : « Vous êtes là. Ici, je place un cauri : c'est votre mère. Ici, c'est le père de votre mère, puis la sœur du père de votre mère. Elle a une fille qui a un fils. » Une fois que tout cela était disposé, je leur demandais comment ils appelaient les différents protagonistes. Et ce système a très bien fonctionné. Dès qu'il y a eu une représentation imagée, visuelle, cela a marché tellement bien que très vite j'ai cessé d'utiliser l'ordre logique qui était le mien, qui consistait à suivre l'accroissement par étages de générations, avec les collatéralités, alors qu'eux-mêmes, suivant une logique qui était la leur, à partir d'un schéma que je leur avais constitué, en constituaient d'autres. Ce qui voulait dire qu'entre mon schéma et ceux qu'ils constituaient, ils avaient établi un rapport. C'était déjà un élément d'information important. Ils ne suivaient pas ma logique, ils suivaient la leur. Ce furent eux qui alors me fabriquèrent des schémas. Il me suffisait ensuite de les retrouver dans mon cahier et de les barrer. On a procédé de la sorte jusqu'à ce que toutes les possibilités aient été envisagées.
- 13 Ce fut pour moi un apport considérable, parce que cela m'a permis aussi de voir en pratique comment les enfants apprennent à s'y reconnaître dans un système de parenté dont j'expliquerai plus tard pourquoi il est très difficile à comprendre et à se remémorer. J'ai compris ainsi comment ils apprenaient et mémorisaient leur terminologie de parenté. Ils doivent passer nécessairement par l'appellation que celui de leurs géniteurs, père ou mère situé sur la chaîne donne au parent concerné (*Alter*) ; ils en déduisent l'appellation qu'ils doivent donner à cette personne. Par exemple : si le schéma représente *Ego*, son père, sa mère, le frère de cette mère qui a une fille, laquelle a un fils, *Ego* (mon interlocuteur) me dira : au-dessus de moi, il y a mon père. Mon père, le frère de sa mère, il l'appelle « mon oncle maternel ». S'il l'appelle « mon oncle maternel », moi, je dois l'appeler « grand-père ». Ensuite, la fille de son oncle maternel, mon père l'appelle « ma mère ». Et si mon père appelle cette femme « ma mère », moi, je dois l'appeler « grand-mère ». Un fils de cette « mère » pour mon père, comme mon père appelle sa mère « ma mère », il appelle ce fils « mon frère ». Et moi, je dois appeler ce frère de mon père « mon oncle paternel ». Vous voyez là la manière dont les enfants apprennent. C'est une déduction logique qui donne les bonnes appellations, conformément au système global. Les lecteurs ont déjà pris conscience à travers ce

petit exemple d'un système terminologique de parenté qu'il ne correspond pas du tout au nôtre. On l'appelle « système omaha » parce qu'il a été décrit chez les Indiens omaha d'Amérique du Nord par des auteurs américains ; on n'en connaissait pas bien l'existence en Afrique. Or, il y a beaucoup de sociétés en Afrique qui le mettent en pratique.

- 14 C. B. : Pourriez-vous nous dire en quoi il nous éclaire, nous, sur nos propres populations, sur notre propre civilisation ? Et en quoi ce que vous avez compris grâce aux Samo, peut éclairer d'autres populations, y compris la nôtre ?
- 15 F. H. : Je ne pense pas que cela puisse éclairer directement notre système à nous, tout à fait différent. Cela nous éclaire simplement sur le fait que les populations humaines, toutes les populations humaines, ont réfléchi sur les mêmes données biologiques mais ne les ont pas traitées de la même façon. On trouve au départ un trait très particulier à la base d'un système omaha — mais de plusieurs autres également — qui est la perception que les germains de sexe différent sont différents. Ainsi, deux frères c'est la même chose, et deux sœurs aussi ; alors qu'un frère et une sœur sont radicalement différents. Nous avons là un système de clivage mental qui va conduire à des systèmes de parenté où, quand vous avez deux frères ou deux sœurs, nécessairement les enfants de ces frères et de ces sœurs s'appellent mutuellement frère et sœur. Alors que les enfants d'un frère et d'une sœur se désignent mutuellement par des termes différents. Cela induit généralement des systèmes d'alliance particuliers. Ainsi, des sociétés qui n'ont pas une terminologie omaha, mais qui fonctionnent avec cette même équivalence mentale des germains de même sexe opposée à la différence des germains du sexe différent comme c'est le cas dans les systèmes omaha, on ne peut pas épouser les cousins parallèles, c'est-à-dire ceux qui sont issus des germains de même sexe ; mais au contraire, on doit épouser certains de ces cousins issus d'une paire de germains de sexe différent. Ainsi, de façon très classique, un homme doit parfois épouser la fille de son oncle maternel, et une fille, le fils de sa tante paternelle. Toute une série d'enchaînements s'ensuivent et nous montrent que toutes les sociétés humaines ont pensé le même matériau, que nous pouvons traduire sous la forme de lois. C'est là un des points centraux de l'anthropologie sociale, parce que c'est un domaine qui fonctionne avec des unités — que j'appellerai discrètes — qui sont universelles (génération, sexe, collatéralité, aînesse) qui nous permettent de découvrir des lois comme on en découvre dans le fonctionnement de la nature.
- 16 C. B. : Françoise Héritier, nous reviendrons sur ces lois dans l'émission de demain, mais avant de nous arrêter aujourd'hui, j'aimerais que vous nous disiez ce qui vous reste de l'Afrique. En tant qu'ethnologue et en tant que femme, que gardez-vous de ces expériences que vous avez vécues avec ces populations extrêmement différentes, et malgré tout peut-être proches, de nous... ?
- 17 F. H. : Il y a à dire sur plusieurs niveaux... D'abord, les émotions... la première émotion est olfactive. C'est l'arrivée, la première arrivée, en début de nuit. La nuit tombe à six heures là-bas : nous sommes sous les tropiques. Nous sommes arrivés à la nuit tombée à Niamey. Premier stop en Afrique avant d'atterrir à Ouagadougou avec le petit avion de l'époque, une Caravelle. Sortir sur le tarmac et recevoir comme un choc la puissance de l'odeur de la terre africaine, poivrée, épicée, chaude, humide, je ne sais pas comment le dire, mais c'est quelque chose de fabuleux. D'ailleurs, je crois que tous les gens qui mettent les pieds pour la première fois sur les terres africaines connaissent cette expérience. Pour moi, cela se produit toutes les fois que j'y vais : je reconnais cette

odeur et elle me donne la chair de poule. C'était quelque chose d'extrêmement fort. On l'oublie ensuite, une fois qu'on s'y est habitué ; on n'y fait plus attention, mais c'est extrêmement fort.

- 18 Le deuxième, c'est le terrain ; une fois que vous êtes accepté — pour des raisons sur lesquelles on reviendra peut-être dans une autre émission —, vous découvrez des gens qui sont tellement semblables à votre famille, à vos connaissances, à vos relations que vous vous retrouvez très vite en terrain connu. Bien entendu, il y a l'inconnu de cette culture que vous allez apprivoiser provisoirement. Mais pour les personnes, vous retrouvez chez eux des traits de caractère, et même parfois des traits physiques, qui vous évoquent des gens que vous connaissez dans votre pays. Je me souviens notamment, parce que cela m'émeut toujours autant lorsque j'y pense, d'une vieille dame dont la fille était morte en couches et qui m'a apporté le bébé, parce que ce bébé est mortifère : il a tué sa mère. Les seules qui peuvent à la limite lui donner le sein, ce sont des sœurs de la mère décédée. Mais, dans le cas dont je vous parle, il n'y en avait pas. Et donc cette vieille dame est venue m'apporter le bébé. Elle s'est mise à genoux devant moi en me mettant le bébé dans les bras, et la seule chose que j'ai pu faire, c'est de la relever et de me précipiter en voiture à Ouagadougou pour y acheter des biberons, des tétines, du lait en poudre et tout l'attirail nécessaire. J'ai donc pris en charge le bébé qui restait avec sa grand-mère et qu'elle m'amenait à heures fixes. Ensuite, elle a appris elle-même à faire les biberons, et à les donner au petit. Mais cette femme qui était venue à moi, qui était âgée, qui s'était présentée dans cette posture de suppliante, avec les seins nus et juste un vieux pagne tout rapiécé autour des reins, pleine d'arthrite sans doute — la voir s'agenouiller, c'était... ah ! C'était affolant ! C'était ma grand-mère, vous comprenez ? Elle ressemblait à ma grand-mère maternelle, qui elle aussi avait une allure humble, était un peu voûtée, se sentait toujours un peu en trop... Elle ne s'est certes jamais mise à genoux devant moi, ma grand-mère ! Mais de voir cette vieille dame le faire, j'ai eu le sentiment... brutal, inadmissible, que c'était ma grand-mère qui s'agenouillait devant moi. Je ne pouvais pas le supporter. J'ai toujours eu à l'égard des gens que je fréquente un rapport pas nécessairement toujours affectif — mais il y a ceux que vous aimez et ceux que vous n'aimez pas, par définition. Il y avait certainement une familiarité qui tenait au fait que, dans la pratique, dans leurs usages corporels, dans leur façon de parler, de se tenir, ces gens m'évoquaient toujours des personnes que je pouvais avoir connues dans ma vie d'Européenne.
- 19 Et puis un troisième point concerne l'Afrique, c'est la misère, la pauvreté... ne serait-ce que dans les régions de brousse que je connais, et la fragilité dans le malheur ordinaire...
- 20 C. B. : Diriez-vous, Françoise Héritier, que le fait que vous ayez vécu beaucoup de temps avec ces populations et que vous avez éprouvé peut-être le sentiment d'une communauté affective, vous rend plus sensible aujourd'hui à ce que l'on pourrait qualifier d'indifférence de l'Occident vis-à-vis de la misère africaine ?
- 21 F. H. : Oui, j'y suis très sensible. Cela tient peut-être aux émotions ressenties, mais surtout à des raisons intellectuelles, politiques, objectives. Prenons l'exemple du sida et l'incroyable attitude politique à cet égard pendant des années : l'impossibilité de fait pour les Africains d'accéder financièrement aux traitements, justifiée par l'idée complaisamment répandue qu'ils ne sauraient pas se soumettre aux complexités de la prise des médicaments ; l'interdiction par l'Église catholique — mais aussi par les églises protestantes et l'administration américaine — du port du préservatif, considéré

comme favorisant la licence ; ou encore l'allaitement qui était récusé en Europe pour les mères séropositives, mais recommandé pour les Africaines, avec des arguments non justifiés et non éthiques... (les mères ne sauraient pas préparer correctement les biberons, et les enfants courraient plus de risques de mourir de diarrhée que du sida). À l'heure actuelle, ce sont plutôt les problèmes démographiques et ceux liés aux difficultés d'émigrations qui me préoccupent.

- 22 Il y a quand même une observation que je voudrais faire, bien qu'elle date de près de trente ans. C'est vrai que l'Afrique était d'une grande misère, d'une grande pauvreté à l'époque où j'y travaillais, que l'espérance de vie y était courte, et que d'après les calculs que j'ai pu faire, beaucoup d'enfants mouraient avant l'âge de trois ans, qu'il y avait énormément à faire sur le plan sanitaire — l'eau rare, pas de routes... Mais, ce qui me frappait aussi, en dehors des périodes de crise alimentaire ou épidémique, c'était une espèce de bonheur de vivre. Vivre en pays samo, je ne l'ai jamais ressenti comme une relégation sur une île morose. C'étaient des gens qui éprouvaient une joie de vivre, apparente dans les jeux, les rires, les conversations, malgré leurs soucis quotidiens ; ils ne faisaient pas de comparaison avec notre situation en Europe, parce que naturellement ils n'avaient pas alors accès à la télévision ni aux autres moyens de communication. Cette simplicité joyeuse dans l'existence était tout à fait communicative.

RÉSUMÉS

Résumé

Dans cet entretien avec Caroline Broué sur France Culture publié par les Éditions de l'Aube en 2008, Françoise Héritier retrace les chemins personnels et les cheminements intellectuels qui l'ont conduite à devenir une africaniste et une anthropologue de la parenté.

Abstract

In this discussion with Caroline Broué on France Culture published by Éditions de l'Aube in 2008, Françoise Héritier recalls the personal and intellectual ways which drove her to become an Africanist and an anthropologist of kinship.

INDEX

Mots-clés : Burkina Faso, Françoise Héritier, Samo, anthropologie de la parenté, parcours personnel et intellectuel

Keywords : Burkina Faso, Françoise Héritier, Samo, Anthropology of Kinship, Personal and Intellectual Ways